

Chapitre seize

A Murano

Lorenzo Moro déboucha de la rue de la Fumée et s'arrêta près du ponton du bac pour Murano. Il regarda alentour en frissonnant un peu. L'eau clapotait doucement, roulant des vaguelettes ourlées d'écume sur la rive boueuse, entraînant avec elles coquillages et pierraille. Le bateau était encore loin, à mi-chemin entre Murano et Venise, mais il avançait doucement bien qu'il soit rempli de gens assis sur les bancs ou sur les bords.

Il avait froid, bien qu'on ne soit plus au petit jour ; il se serra dans la lourde houppelande qu'il avait mise, cette année là, plus tôt que d'habitude et essaya de retenir la toux qui montait dans sa gorge. Un vent piquant, venant de la mer à travers la lagune, rendait l'air limpide. Le ciel d'octobre était vide, rempli seulement d'un soleil lumineux qui ne réchauffait pas mais rendait nets les contours des maisons et le profil des îles dans le lointain.

Sur la rive, appuyés à la balustrade du ponton, assis sur un banc ou des caisses, une foule de gens attendaient le bac. On les reconnaissait facilement à leurs habits ; il y avait deux marchands, deux ou trois maîtres verriers et l'air humble, des travailleurs avec des paniers pleins de matériaux pour la verrerie. A l'écart, il remarqua en se renfrognant, deux gardes soupçonneux, l'air arrogant comme d'habitude.

Laissant courir son regard, il reconnut alors parmi les hommes debout près de la rive, Iacopo Memo, noble d'une lignée récente, qui habitait dans le même quartier que lui.

Il allait sans doute, pensa-t-il, saluer son cousin Donato qui habitait Murano. C'était un patricien d'un bien autre poids que le sien dans la vie vénitienne. De fait ce matin là, il avait bien soigné sa barbe, bien peigné ses cheveux blancs autour de son front et exhibait l'inutile élégance des vieux. Il se redressa pour ne pas paraître plus fatigué qu'il ne l'était et plutôt que de le voir venir à sa rencontre, souriant et cérémonieux, il préféra aller vers lui à grands pas et lui adressa la parole le premier : « Bonjour, Iacopo. Je crois que nous allons faire le voyage ensemble. »

L'autre qui regardait avec impatience le bateau, tourna des yeux surpris vers Moro et réussit assez bien à cacher son désappointement d'être pris entrain de prendre le bateau avec tout le monde.

« Bonjour à toi, Lorenzo... J'étais justement entrain de me demander, me croiras-tu, si je te rencontrerais un jour en passant devant chez toi... J'aimerais vraiment parler avec toi de certaines choses... Je sais que tu as toujours suivi de près les affaires de la Commune avec une grande passion... » il s'arrêta et fit un

petit sourire complice mais – remarqua Moro – en gardant dans les yeux ce regard soupçonneux et scrutateur qu’il avait depuis qu’il le connaissait.

« Je pense que c’est notre devoir à tous, surtout par les temps qui courent, d’avoir une opinion bien précise sur les événements qui nous concernent de près. Même si cela nécessite un effort continu d’observation et d’information » répondit sèchement Moro, sans se compromettre.

« Certainement, Lorenzo. Personne n’en est plus convaincu que moi. Mais ces qualités, tu les a depuis ta naissance ou alors... Que veux-tu ! Depuis mon enfance on m’a fait vivre au milieu des marchandises, des mesures, des calculs... La vie publique je l’ai toujours vue comme quelque chose de lointain. Il me manque les moyens... Parfois, j’ai l’impression qu’ils sont fous avec leurs bavardages et leurs volte faces ; et puis à Venise au jour d’aujourd’hui, je ne pense pas qu’il arrive des choses d’une telle importance qu’il faille les suivre avec autant d’attention... ou penses-tu que si ?... J’ai l’impression que ce sont les hausses et les baisses normales du marché. Au Rialto, un jour on nous dit qu’il faut mettre de l’argent dans une ‘colleganza’, un autre, qu’il vaut mieux prendre des obligations de la dette publique. Quant au reste... comme disait mon père, l’eau suit son cours et il faut s’en accommoder. »

Il haussa les épaules et scruta le visage de Moro d’un œil attentif.

« Et alors, pourquoi voulais-tu me parler ? »

« C’est vrai ! Tu as raison. C’est parce que de drôles de bruits me sont venus aux oreilles... de mécontents... d’enragés... de familles - de celles qui comptent - qui font des réunions les unes après les autres. Le Doge se promène entouré de gardes comme s’il était en campagne. Tu ne sais rien ? Penses-tu qu’il est possible que quelqu’un pense à une conjuration ? »

Le noble Memo avait un désir si évident de savoir jusqu’à quel point Moro était impliqué que celui-ci en vint presque à rire bien qu’il n’en ait eu guère envie.

Il demanda d’un ton bourru : « Et si cela était ? »

« Houe là là ! Cela serait un beau foutoir ! La guerre de Ferrare. L’interdit. Le commerce qui ralentit. Ce n’est pas que j’aie à me plaindre de ma situation actuelle Mais si cette histoire arrive, il faut que je pense à faire rentrer certains comptes à découvert. Tu sais quand le vent commence à souffler fort, il vaut mieux fermer portes et fenêtres et rester tranquillement chez soi et attendre que tout s’arrête. »

« Bravo ! Et si pendant ce temps là, on envoie promener toutes les ordonnances qui ont été la base de la vie de notre ville depuis des siècles, toi quand tu sortiras sur le pas de ta porte, que feras-tu ? Accepteras-tu de te retrouver avec un Ezzelino chez toi ? » et il le regarda avec sévérité.

« Mais quel Ezzelino ! » il fit un geste d’impatience, « Il n’y a pas de danger. Oui, bien que je fasse semblant de ne pas le savoir, il y a en ville une grogne à cause de l’histoire du Grand Conseil. Mais c’est une affaire montée exprès et qui n’intéresse qu’une poignée d’ambitieux. Ce sont eux qui attisent le feu mais

il y a en tout une vingtaine de familles. Le reste des gens s'occupe de leurs affaires et continue à vivre. Crois-moi, il n'y a pas besoin d'être au Grand Conseil pour faire de bonnes affaires. Il suffit d'avoir une bonne parentèle. Tu n'es pas d'accord ? »

Il ricana, montrant du menton l'île de Murano qu'ils voyaient juste devant eux au milieu de la lagune.

Moro eut du mal à se retenir. Il n'arrivait pas à accepter cette forme de dialogue apparemment plaisante mais en réalité pleine d'allusions et de critiques à couvert.

« Si tu permets, le problème est bien différent de ce que tu dis. Ce sont des valeurs qui sont en jeu et on ne peut absolument pas y renoncer. »

« Tu vois que j'ai raison ? Tu sais quelque chose et tu ne veux pas me le dire ! »

Iacopo Memo rit avec un éclair fourbe dans les yeux, il le menaça en plaisantant de la main. Moro eut l'air si agacé et si écoeuré qu'il désamorça le rire de son interlocuteur qui, ce matin là, se sentait particulièrement bien disposé envers tout le monde.

« Ce que je sais ne peut t'être d'aucune utilité dans tes affaires. Donc n'en parlons plus. »

Puis il essaya de changer de sujet : « Et toi, comment se fait-il que tu prennes le bac ? »

« Ma gondole est au chantier naval et j'étais pressé d'aller à Murano. Tu imagines chez qui. Il m'a fait dire qu'il avait obtenu quelque chose pour moi. De l'argent ? Espérons-le » il poussa un soupir et secoua la tête, « Par les temps qui courent chaque 'piccolo' est le bienvenu... Mais et toi, que vas-tu faire à Murano ? »

Moro inventa vite une belle excuse et il s'en étonna lui-même.

« Je vais chez Paul de Bonanno. Une de mes filleules se marie et il me faut faire faire une bouteille et des verres pour lui offrir en cadeau. »

Après une petite hésitation, il ajouta pour faire taire complètement la curiosité de Memo : « Je suis venu prendre le bac parce que cela m'oblige à faire un bon bout de chemin à pieds. C'est le médecin qui m'a dit de bouger. Tu sais, c'est pour chasser les humeurs. »

« C'est vrai, je te trouve un peu pâle ce matin. Tu as des douleurs ? Moi, il y a des jours où je n'arrive pas à rester debout. »

« Ce n'est pas cela... » Moro prit le risque de glisser dans la confiance, « C'est un état général... Mais ce n'est pas le moment d'en parler. Chacun doit supporter ses maux sans s'appuyer sur les autres » et il regarda sévèrement Memo.

Lui se préparait à un échange d'opinions et de confidences sur leurs petits ennuis de santé ; il fut déçu.

« Oui, oui... »

Entre temps, le bateau était arrivé ; l'un après l'autre, les passagers descendaient sur la rive, donnaient une ou deux pièces au rameur de proue, attendaient parfois la monnaie et s'éloignaient.

Les deux nobles laissèrent les autres se presser autour de l'embarcation et quand tout le monde fut monté, ils se firent aider pour mettre pied sur le bateau par le rameur de proue ; celui-ci en les voyant enleva vite son béret de sa tête ; le mouvement pour allonger la jambe à bord de la caorline arracha une grimace de douleur à Moro. Mais il refusa la place assise que plusieurs personnes lui offrirent et resta obstinément debout face à Memo qui scruta son visage sans se faire voir et, perplexe secoua la tête.

Le bateau quitta la rive si chargé qu'il eut de mal à tourner et à pointer sa proue sur Murano. Mais emporté par son erre, soumis à la pression opiniâtre des quatre rameurs, il prit le cap et se mit à avancer lentement vers l'île.

Deux files clairsemées de pieux indiquaient le canal à suivre. Au-delà s'étendaient les bancs de sables couverts maintenant par la marée haute. Un groupe de pêcheurs, les jambes dans l'eau avaient tendu plusieurs filets sur des petits piquets qui formaient une sorte de labyrinthe : le poisson entraînait et ne trouvait plus le moyen de sortir. D'autres, à droite, tiraient vers eux de toutes leurs forces des espèces de grosses cuillers dentées de bois qui raclaient le fond et ramassaient les coquillages enfouis dans la boue ; quelques barges chargées de pierres avançaient très lentement, poussées par les voiles à peine gonflées par le vent. De Murano s'élevaient en l'air les panaches de fumée des fours des verriers. A la poupe du bateau, la longue rive qui donnait sur la lagune était pleine de gens occupés à décharger des chalands et des péniches de bois, de troncs d'arbres et de balles de marchandises.

Memo, regarda alentour et dit à Moro : « Mais quelle vie, quel travail il y a dans la lagune ! C'est bon de voir tous ces gens qui s'activent. Ah, nous sommes un grand peuple ! »

Moro se borna à dire : « Oui »

« Mais comment ? Tu ne trouves rien d'autre à dire que « oui » ? »

« Es-tu déjà allé à Byzance ? »

« Non, pourquoi ? »

« Là, l'eau est couverte de cent fois plus de bateaux qu'ici, mais un vénitien n'y vit pas agréablement. »

« Et pourquoi ? »

« Parce qu'il ne se sent pas chez lui ; il ne sent autour de lui que méfiance et animosité. »

« Et alors ? »

« Et bien voilà, aujourd'hui je ressens la même chose au milieu de notre lagune. Il y a trop de rapacité, trop d'esprits mesquins ; les vraies valeurs ne sont plus respectées par personne. Où est la loyauté et le respect d'autrui d'autrefois ? Disparu » et il lui jeta un regard sévère.

Memo secoua la tête : « Tu es toujours le même ! Prends la vie comme elle vient ! C'est la providence qui dispose des choses. Toi, tu ne peux rien y faire... »

« La providence ! A tout bout de champ, les hommes sortent la providence divine pour justifier leurs actions et leurs ambitions. Mais ce sont eux les vrais coupables. Et ne viens pas me parler de l'influence des astres. C'est toi... » et il pointa son doigt contre la poitrine de Memo, « ... c'est toi qui es responsable de tes actions. »

Le noble vit que Moro commençait à se rembrunir, il pensa qu'il était bon de vite répondre : « Oui, oui... mais il n'y a pas de raison pour que tu le prennes comme ça ! Regarde la belle journée que nous avons aujourd'hui. Le soleil, même s'il est un peu tiède me fait voir tout, tout beau » il le regarda attentivement, avec un sourire timide, pour voir s'il se calmait.

Moro prit soin de ne pas répondre.

Le bateau glissait rapide, fouettant doucement l'eau de sa proue. A bord on bavardait tranquillement et on observait ce qui arrivait alentour.

De l'endroit où le bateau avait accosté, partait in long quai tout droit qui côtoyait un canal.

Sur la rive opposée quelques bâtiments et des jardins interrompaient la ligne de la rive toute verdoyante de buissons et d'arbres ; ils tendaient leurs longues branches qui se balançaient au dessus de l'eau ; de ce côté-ci, par contre, se succédaient les fours des verreries, les uns après les autres en une file qui ne semblait plus finir.

C'était des constructions en brique, les unes petites, d'autres vastes. Presque toutes s'élevaient au milieu d'une cour fermée par des murs. Sur l'un s'ouvrait la porte principale qui donnait sur le quai ; à l'intérieur, au centre d'un grand hangar, percé de nombreuses fenêtres ou d'un portique ouvert de tous les côtés, se trouvait le four avec une ou plusieurs bouches d'où sortait en même temps qu'une vapeur blanche, la réverbération de la flamme. Une grande cheminée perçait le toit et emportait vers le haut la fumée claire du feu de bois. Autour du four, où bouillait la pâte de verre, apprentis et ouvriers travaillaient. Cà et là étaient disposés des petits bancs et des tabourets. Le maître verrier était presque toujours assis et façonnait un objet. Près de lui, un ou deux aides lui tendaient rapidement soit des ciseaux, soit une pince ou un compas.

L'atelier du verrier Paul de Bonanno était le troisième sur le quai à partir du bac. Il n'était pas un des plus grands bien qu'il ait un four nouveau à deux bouches. En plus de lui deux ouvriers et trois apprentis y travaillaient, un de plus que ce que la règle de la corporation permettait.

Moro parcourut les quelques centaines de mètres du ponton à l'atelier. Quand il se présenta à la porte de la boutique, il entendit venir de l'intérieur le

bruit de deux voix qui se querellaient. Il reconnut celle de l'artisan qui était la plus forte. Il ne reconnut pas l'autre et pensa qu'il devait s'agir de son employé. Il voulut repartir mais il se sentait terriblement fatigué ; il traversa la cour, entra dans l'atelier et alla s'asseoir dans un coin juste derrière la porte. Les deux hommes ne s'aperçurent même pas de son arrivée.

Bonanno hurlait : « Tu n'as même pas voulu fréquenter notre Confrérie ! Je ne t'ai vu qu'une ou deux fois à nos réunions bien que tu sois inscrit dans la Corporation depuis trois ans. »

L'autre le visage en feu, lui rétorqua en criant : « Mais qu'est-ce qui vous passe par la tête ! Ce n'est qu'un prétexte. Je connais mes droits ! »

« Ecoute-moi bien Domenico ! Tu as signé un contrat. Et nous l'avons déposé ensemble au Siège de la Corporation. Maintenant tu dois le respecter. »

« Mais je vais y aller moi, au Tribunal de la Corporation ! Et si ça ne suffit pas, j'irai chez les Justiciers. La coutume dit que quand un ouvrier se sent capable de passer les épreuves pour devenir maître, l'artisan dont il dépend ne peut pas l'en empêcher. »

« Mais qui dit cela ? Il n'y a pas de règles ! »

« Allons donc ! Les statuts affirment que quelqu'un qui veut devenir maître doit passer un examen devant le 'Gastaldo' (le prier de la corporation) et s'il le trouve à la hauteur on doit le reconnaître comme maître. Il suffit qu'il paie deux sous de 'gros' pour l'entrée dans la Corporation. »

Paul avait écouté avec suffisance l'exposé de son ouvrier ; il lui répliqua immédiatement sur un ton malveillant : « Mais cela concerne les apprentis et pas les ouvriers ! Pour vous, il n'y a aucune règle précise. »

Domenico sembla interdit.

« Mais comment, il n'existe pas de règle écrite pour nous ? »

« Non, et si tu avais été bien attentif pendant la lecture de nos statuts - eh oui, nous la faisons deux fois par an ! - tu t'en serais bien aperçu. Au lieu de t'inventer des normes qui n'existent pas »

« Mais, il me semblait... »

« Il te semblait, il te semblait. »

« Et alors comment fait-on pour devenir maître ? Pietro di Ridolfo y est bien arrivé ! »

« Bravo ! Mais tu veux prendre sa place ? Cela nous arrangeait tous de le laisser réaliser les idées qui passaient par sa tête folle. Et puis on le copiait tous un peu. Mais il ne faut pas croire qu'on a pu gagner quelque chose grâce à son travail... Mais toi... »

Après les hurlements du début, Paul avait baissé d'un ton.

« Mais qui te pousse à vouloir devenir maître ? En connais-tu tous les tracas ? Sais-tu que nous aussi, les artisans, nous avons toujours quelqu'un sur le dos ? Tu n'es pas bien ici avec moi ?... »

« Vous, des tracas, vous n'en avez pas beaucoup. Vous êtes même propriétaire de votre four. »

« Oui, et j'ai beaucoup de chance. Mais si tu penses que cela compte à Venise... » il s'arrêta et fit un grand geste, désappointé, «... laisse tomber. Mais tu n'as pas répondu à ma question : pourquoi veux-tu devenir maître ? »

« Et vous me le demandez ? »

« Tu ne m'en as jamais parlé. »

Domenico Feriolo s'était aussi un peu calmé. Paul le regarda perplexe. Il savait que c'était un homme nerveux et de caractère fragile. En plus il avait enduré beaucoup de malheurs dans sa vie et était prêt à se vexer pour n'importe quoi. C'est pour cela qu'il lui pesait de n'être qu'un ouvrier ; il s'efforçait sans arrêt d'être félicité pour ses initiatives et le zèle qu'il mettait dans son travail. Chez lui il gagnait assez pour vivre, à la différence de tant d'autres ouvriers qui étaient mal payés ; ils devaient rouspéter auprès des maîtres tous les jours pour être payés. Il ne s'était jamais beaucoup lié avec l'autre ouvrier de l'atelier ni du reste avec ses autres collègues de Murano. A peine le travail terminé, il s'en allait presque toujours chez ses parents, surtout en été quand les ateliers étaient fermés et il y restait de longues journées à travailler à certaines mixtures et couleurs sur un poêle à charbon. Et puis on disait que récemment il avait échangé quelques mots avec la veuve d'un maître qui habitait près de chez lui.

« Mais la condition d'ouvrier vous semble-elle supportable ? Humiliations continues et aucune considération pour son travail. Quoiqu'il fasse, le mérite en revient toujours au maître, même ses profits... »

« Et les risques... »

« Quant à ce sujet là... » il haussa les épaules, « Je n'ai jamais vu une verrerie sans travail. »

« Celles qui travaille bien. »

« Et alors cela revient aux ouvriers. »

« Mais qu'est-ce que tu dis ? Un atelier c'est comme une famille, chacun y a son rôle : il y a le maître, l'ouvrier, les apprentis. Du moins, je l'ai toujours imaginé comme ça... »

« Bravo ! » il l'arrêta avec aigreur, « Ce sont presque tous des enfants de maître ou d'un autre maître ami. Toutes les attentions sont pour eux. Pour qu'ils apprennent vite et qu'un jour ils reprennent en main l'atelier. Vous le savez mieux que moi. S'il y a un secret, on fait très attention que les ouvriers ne le découvrent pas, mais on le fait passer aux apprentis, tout doucement, peut-être même en cachette. Même avec eux vous êtes durs. Quand je pense que vous les mettez au travail à huit ans ! »

« Mais on ne gagne pas un seul sous avec leur travail ! Et la loi nous oblige de les garder 'ad panem et vinum' et de ne jamais les payer. »

« La loi ! Comme si c'était elle qui m'empêchait de devenir maître. »

« Mais regarde, ce sont justement nos statuts qui vous protègent. S'ils n'existaient pas, je ne vois vraiment pas qui vous défendrait. »

« Je n'en ai pas l'impression... »

« Allons donc ! Si vous êtes sans travail, la Corporation vous aide avec des subsides. Si vous êtes malades, le gastaldo ou l'un d'entre nous vient vous rendre visite. Quand vous mourez, toute la Corporation vous accompagne à l'église et vous êtes enterrés dans la même tombe que nous, les maîtres ! »

« Mais nous payons notre quote-part. »

« Une misère par rapport à ce que nous payons. »

« Mais nous sommes beaucoup plus nombreux. »

« Qu'est ce que cela a y voir ! Et puis s'il y a quelque chose qui vous paraît injuste, vous pouvez toujours le dire devant tout le monde à la Confrérie. »

« Quand ? »

« A n'importe quelle réunion... »

« Mais on ne peut aller qu'à deux réunions par an quand on lit le capitulaire ! Quand il s'agit de voter pour nommer les électeurs du 'Gastaldo', vous n'admettez que les maîtres ! »

« Là, peut-être que tu as raison. Mais que dis-tu de la règle qui interdit à un maître de vous faire quitter l'atelier où vous travailler avec de fausses promesses ? N'est-ce pas pour vous protéger et que vous puissiez travailler tranquillement ? »

Domenico se mit à rire et regarda l'autre ouvrier. Il n'arrêtait pas de mélanger la pâte de verre dans le four avec le tout jeune fils de Paul qui était à l'atelier comme apprenti ; il avait suivi avec attention la discussion entre le maître et son compagnon tout en ne comprenant pas tout ce qu'ils disaient car ils étaient un peu loin.

« Tu as entendu ? » l'interpella ironique Domenico, en haussant la voix, « Ils font tout pour nous aider ! Il est interdit de nous 'amadouer' pour notre bien ! »

L'ouvrier lança un coup d'œil craintif au maître et se tourna sans répondre vers le four. L'autre au contraire reporta ses yeux sur Paul et le regarda durement : « Non, c'est pour que nos payes restent basses et nous interdise d'améliorer nos conditions. »

« Bon, ça suffit, Domenico ! Tu m'as fait une demande. Je t'ai dit non pour que tu ne fasses pas une bêtise. Comment feras-tu à faire le maître ? »

L'autre fit un petit sourire.

Alors, frappé de soupçon, l'artisan eut l'air irrité :

« Qui t'a fait des promesses dans mon dos et t'a suggéré cette idée ? »

L'autre ne répondit pas tout de suite.

Le noble Moro suivait la conversation avec un mépris mal dissimulé. Le sourire railleur qui errait sur ses lèvres montrait l'intérêt qu'il accordait à l'objet de cet affrontement.

L'artisan, tournant les yeux, l'aperçut enfin. Il le regarda embarrassé, s'excusant presque. Il attendait la réponse de son ouvrier et fit signe à Moro de patienter un moment. Mais dès qu'il vit que Paolo l'avait vu, Moro se mit debout, très raide, lui fit signe de la main qu'il reviendrait plus tard et sortit.

Paul haussa les épaules : le départ du noble ne le troublait pas trop; il se tourna vers l'ouvrier et demanda : « Alors ? »

« Maître, croyez-moi. Je ne fais pas une bêtise. J'ai tout calculé. Il y a des années que j'y pense et depuis quelques mois je me suis absolument décidé. »

Il se tut donnant l'impression de n'avoir pas tout dit ; Paul le regarda perplexe.

« Franchement, je ne te comprends pas. Tu viens ici me demander de te donner la permission de te présenter au Gastaldo pour les épreuves de maîtrise et tu n'as fait que mal parler de nous et de la Corporation. Si j'allais répéter à la Confrérie tout ce que tu as dit aujourd'hui, ce n'est pas un examen qu'on te ferait passer ! Et puis dis-moi une chose : admettons que je te donne un avis favorable, qu'est-ce que tu feras quand tu seras maître ? Ici de la place pour deux il n'y en a pas. Et quel patron d'atelier te donnera du travail ? Et l'argent d'abord, où le trouves-tu ? »

L'ouvrier n'essaya même pas de cacher le sourire content et l'éclair de satisfaction dans son regard que lui donna la demi promesse du maître.

« Mais maître, mes paroles n'étaient que des paroles de désillusion. Je croyais que vous alliez me refuser cette permission et alors je suis devenu mauvais. » Domenico avait changé d'expression et de ton au point que, même Alcalino, le deuxième apprenti, le regarda surpris, « Le fait est que tous les maîtres... non... seulement quelques uns sont vraiment impitoyables avec leurs ouvriers. »

« Sans discipline, un atelier ne marche pas » lui répliqua Paul, « mais tu n'as pas encore répondu à ma deuxième question. »

« Voilà, vous voyez maître Paul... le fait est que... bon, j'ai l'intention d'épouser la veuve de Bono... Sa famille est d'accord. »

Paolo sourit, moqueur tout en n'arrivant pas à cacher complètement une certaine admiration.

« Diable de Domenico ! Voilà ce que tu avais dans la tête. Cela n'a rien à voir avec la défense des ouvriers. C'était seulement ton envie. Le père de Anastasia est le patron de l'atelier du quai de San Donato... je comprends... il renvoie maître Tono et il te prend. Comme début, ce n'est pas mal... Mais es-tu sûr de pouvoir faire le maître ? »

« Vous, qu'en pensez-vous ? Il y a dix ans que je travaille sous vos ordres ; vous devez bien avoir une opinion sur la question ! »

« Eh, il ne suffit pas de savoir travailler. Il faut aussi savoir négocier avec ceux qui commandent le travail. »

« Comme avec celui qui vient de partir, fatigué d'attendre ? » dit Domenico avec un soupçon d'impertinence dans la voix.

« Ne deviens pas blessant, maintenant. Cet homme est un noble dont je m'honore d'être l'ami depuis de nombreuses années. Sauf qu'il a un caractère... Et tu m'avais mis hors de moi. »

« C'est un de ceux qui ? » insinua-t-il.

« Qui quoi ? » et un rien de soupçon et de crainte passèrent dans les yeux de Paul.

« Mais de ceux qui sont avec vous à la confrérie de sainte Ursule. Je ne voulais dire que cela, maître. Croyez-moi. »

Mais le ton de sa voix voulait dire qu'il pensait à bien autre chose.

En fait, après un instant d'hésitation, il dit en baissant le ton : « Ou c'était peut-être les autres... Ceux qui passaient par ici quelquefois, le soir on est d'accord... Sachez qu'ils me plaisent bien... »

Paul regarda longuement l'ouvrier : « Je ne sais pas si tu veux me lécher le cul... »

Un instant il pensa s'abandonner puis il se ressaisit. Il sentait que ce n'était pas sage de faire confiance en ce moment : « ... Ou pour... De toute façon ce sont tous des associés d'une 'colleganza' qui passent ici parce que nous avons décidé d'avoir des contacts continus car nous ne nous fions pas beaucoup au patron du bateau. »

« Ah, j'ai compris... pour moi c'est bien même comme ça... J'espère que ma bonne volonté vous convient. »

Domenico avait mis plein de sous-entendu dans sa réponse.

L'artisan reprit : « Revenons à notre sujet qui te tient sans doute plus à cœur. Je te redemande : Te sens-tu capable d'exercer le métier de maître ? »

« Du point de vue technique, oui, sans aucun doute. Le reste viendra avec l'expérience. »

Paul baissa la voix pour ne pas être entendu par l'autre ouvrier et les deux apprentis et lui demanda, en montrant du menton le groupe affairé autour du four : « Mais es-tu sûr de pouvoir commander à des gens comme ceux là ? »

« Bien sûr ! répondit avec assurance Domenico, « Mettez-moi à l'épreuve. »

« C'est justement ce que j'ai l'intention de faire... Viens » et il se dirigea vers le four.

A mi chemin, il se retourna : « Et si tu n'arrives pas à te comporter en maître, pas d'autorisation ! »

« D'accord. »

Pietro di Rodolfo, l'autre ouvrier et Alcalino, un des deux apprentis étaient en train d'enlever avec de fins pellerons, des impuretés d'un creuset plein de verre fondu, qui se trouvait dans le four.

Pietro grommelait ; il s'adressa à l'apprenti : « L'homme de nuit, quand il les a chargé de minerai hier soir, ne les a pas bien nettoyés. Regarde les débris qu'il a laissé là dedans. »

Il l'enleva du four avec le pelleron, jeta par terre un morceau incandescent de minerai qui s'éteignit rapidement. Rappelle-toi bien que le chargement d'un four est la chose la plus importante dans une verrerie. Si le verre en fusion n'est pas pur, même le plus grand maître du monde ne pourra pas faire de bonnes pièces. »

« Je m'en souviendrai » répondit Alcalino, l'air contrit. Et sur le champ il se tourna vers l'autre ouvrier et lui fit un clin d'œil.

Paolo apprécia du regard le travail de Pietro et il regretta que ce fut l'autre ouvrier et non lui qui n'ait eu la chance de tomber sur la veuve de maître Bono.

En secouant la tête il dit : « Beau travail Pietro ! Il faut avoir l'œil dans une verrerie. Il y en a qui en ont plein la bouche de porter le nom de verrier, mais l'être vraiment, ce n'est pas si facile. »

Pietro qui était d'un caractère soumis et avait beaucoup trop d'appréhension eut l'air heureux et étonné des louanges du maître. Il n'en recevait pas souvent.

Paul s'approcha du four et poursuivit : « Ecoutez-moi tous. Domenico Feriolo, ici présent, depuis longtemps votre compagnon de travail, a décidé de faire le grand pas et de devenir maître verrier.. Je veux le voir à l'épreuve avant de donner mon accord. Faites-moi plaisir, mettez-vous à sa disposition, nous verrons ainsi ce qu'il sait faire. »

Puis il tourna le dos au four et l'invita : « A toi. »

Avec un sourire satisfait, Domenico s'avança et s'adressa à Pietro : « Je regrette. »

« Mais non. Si c'est bon pour toi... » répondit-il, « Dis-moi ce que tu veux, moi je suis là. »

Domenico se pencha un peu, jeta un coup d'œil dans la bouche du four, observa le verre incandescent et dit doucement : « Je vais prendre une paraison. Donnez-moi une canne. »

Serviable et curieux, Alcalino courut au râtelier des outils à côté du four, choisit une longue canne creuse ; Domenico la plongea dans la pâte et la fit tourner doucement de manière à en tirer une certaine quantité en forme de boule.

Quand il lui sembla avoir recueilli la dose nécessaire, il sortit rapidement la canne du feu, en la soulevant bien au-dessus de sa tête. Il l'a tenait bien haute, il se tourna vers un tabouret à trois pieds seulement et sur lequel était posée une plaque de marbre. Il y appuya la paraison et se mit à tourner la canne en exerçant une légère pression. La boule de verre encore incandescente commençait tout doucement à prendre une forme cylindrique.

Pendant qu'il procédait à l'opération, Domenico, sans se tourner demanda à l'autre ouvrier : « Avez-vous mis de l'antimoine dans la pâte ? »

« Oui, seulement un peu... et aussi un peu d'argent. Tu sais, c'est pour lui donner cette nuance grise qui plait à maître Paul. »

« C'est bien, à moi aussi. Sauf que je vais commencer à souffler tout de suite parce que la paraison se refroidit. »

Il leva en l'air l'extrémité supérieure de la canne plongée dans la pâte de verre qui avait maintenant la forme d'un cylindre ; il appuya sa bouche à l'autre extrémité et se mit à souffler dedans avec délicatesse. Au fur et à mesure que l'air à petits coups de souffle pénétrait dans la pâte, celle-ci s'allongeait et s'élargissait.

Paul observa attentivement ses mouvements. C'est la première fois qu'il le laissait faire tout seul toutes les phases de la création d'un objet et il devait reconnaître qu'il procédait avec assurance. Il avait dû, bien sûr, s'exercer plusieurs fois quand il était absent de l'atelier.

A l'extrémité supérieure de la paraison qui prenait une couleur perlée en se refroidissant, le maître vit se former plusieurs bulles jaunâtres qu'on appelait dans leur jargon des catarrhes. Il jeta un coup d'œil pour voir si Domenico s'en était aperçu, mais juste à ce moment là, l'ouvrier enleva de sa bouche la canne, la fit passer dans ses mains, porta le cylindre de verre à hauteur de ses yeux et l'examina tout autour.

« Vite, Alcalino. Passe-moi une pince avant que le verre ne soit trop froid. Là, il y a deux catarrhes. »

Au lieu de l'apprenti, ce fut Pietro qui se précipita pour enlever une petite pince du clou où elle était pendue et il la donna à Domenico. Il étudia un peu la superficie du verre, serra avec délicatesse entre les deux mâchoires de la pince une petite sphère jaunâtre et l'ôta de la superficie encore visqueuse. Puis, en retenant son souffle, il répéta l'opération avec l'autre sphère et tourna la canne pour voir si par hasard il y avait encore des impuretés.

« Non, ça suffit... Encore un peu... » dit-il à Paul avec un soupir de soulagement, « ... et on ne pouvait plus rien faire. »

Paul ne put qu'apprécier la rapidité et fermeté de main avec laquelle son ouvrier avait réagit.

« Mets-la au four. »

Le futur maître passa la canne avec le cylindre maintenant refroidi, à Pietro qui la prit et en faisant attention de ne rien toucher, il se tourna sur lui-même et l'introduisit dans le four, la tenant loin de la chaleur vive de la braise mais assez près pour que le verre se réchauffe et redevienne malléable.

Domenico était allé s'asseoir à un autre établi qui était surmonté de deux barres de fer. Il y appuya tout du long la canne que lui avait redonné son compagnon, de manière à l'avoir entre les jambes. Il prit ensuite une petite pince, en faisant rouler le cylindre, commença à le modeler rapidement, l'évasant d'abord à l'extrémité, puis contraignant le verre à se courber au fond, et enfin l'allongeant pour former le début d'un pied.

Paul suivait attentivement le mouvement rapide des mains de l'ouvrier ; à un certain moment il ne put résister : « Attention, il est plus rond sur ce côté ci... »

« Je vois, je vois... » Acquiesça Domenico et la petite pince tordit vers l'extérieur le fond d'un grand verre qui était entrain de se former.

« La jointure du pied me semble un peu trop épaisse. »

« On l'amincit, on l'amincit... » et le tenant serré avec sa pince, il fit des rotations rapides en avant et en arrière de manière à le contraindre à l'alléger en l'allongeant »

« Bien, bravo. C'est parfait. » le complimenta Paul.

Domenico lui répondit par un sourire rapide tout en gardant les yeux sur son travail.

« Pietro va me prendre du verre pour le pied et la base. »

« Tout de suite, Domenico. »

Pietro se déplaça avec une rapidité inhabituelle parce qu'il s'était fait prendre lui aussi par l'atmosphère d'expectative qui entourait l'épreuve. Il sortit du râtelier un tube en métal, le plongea dans un des récipients pleins de verre en fusion dans le four et avec dextérité, en prit un peu comme un clou au bout du tube. Il se plaça vite à la droite de son compagnon et il le mit bout à bout avec la base du verre de manière à ce qu'il s'attache juste au ventre.. Dès qu'il fut sûr qu'il était solidement attaché, il détacha le tube d'un léger coup. Domenico avec sa pince, se mit tout de suite à façonner d'abords la jambe puis le pied.

Puis, en faisant rouler la canne, il ouvrit le pied, le contraignant à prendre la forme d'un disque. Ceci fait il le rabattit vers l'intérieur pour lui donner la forme d'un tronc de cône très évasé.

Il travaillait rapidement, sans se permettre une pause pour ne pas laisser le verre se refroidir. Il n'avait de regard que pour la pièce qu'il façonnait ; il tressaillit quand Paul s'exclama : « Maintenant voilà la difficulté. »

« Oui, je sais... »

Le maître dans un élan ajouta : « Je te donne un coup de main. »

Domenico, leva ses yeux voilés de sueur, surpris et presque intimidé : « C'est bon, merci. »

Sans avoir besoin d'indications, Paul alla prendre une tige de fer, l'exposa un instant à la chaleur du four, puis avec une infinie attention la pressa au centre du pied du verre pour qu'elle s'y attache. Il leva alors les yeux sur Domenico qui contrôla tout d'un coup d'œil et ordonna : « Maître, détachez la tige. » Et il prit sa canne en main.

Paul alors tira sa tige d'un léger coup vers le haut. Le verre privé encore de bouche se détacha de la canne que Domenico se hâta de jeter par terre. Le maître souleva alors avec précaution la petite tige où était attachée de manière fragile le verre en façonnage. Le soleil entrait par les grandes fenêtres de la bâtisse ; il tirait mille reflets du verre que Paul tenait en l'air pour le porter au four encore une fois

Il le réchauffa un petit coup, en le tournant en rond, puis le tendit à son ouvrier qui prit avec sa pince l'extrémité opposée du pied, l'ouvrit en la coupant pendant que Paul tournait sa tige, l'élargit jusqu'à ce qu'il obtienne le diamètre qui lui convenait.

Il prit enfin des mains du maître la tige de fer où le verre terminé était attaché par le fond et la porta sur la flamme. Il le tourna et le retourna pour bien le tremper. Ensuite il s'éloigna un peu et les yeux mi-clos, vérifia que le bord du verre était assez fin et rond.

« Il me semble que tu as bien élargi la coupe. Peut-être que du devais évaser encore un peu plus le bord » suggéra Paul.

Absorbé Domenico répondit : « Non, il est bien rond... mais... » et il se mit à le regarder, une pince à la main.

« Tu es encore plus difficile à contenter que moi » commenta Di Bonanno.

Domenico murmura seulement : « Maître, vous me le réchauffez encore un peu. »

Le patron de l'atelier allongea le bras et avec précaution tourna et retourna pendant une minute le bord du verre près du feu, puis il tourna la canne vers l'ouvrier pour qu'il puisse travailler à son aise. Avec une pince, l'aspirant maître retoucha plusieurs points sur le bord, puis il prit un compas de bois et mesura l'ouverture et la hauteur de la coupe.

« Il me semble que c'est bon : il doit faire vingt-cinq par douze. C'est notre taille habituelle. »

« Oui, tu peux être content » répondit Paul en regardant d'un œil critique l'objet de verre, « Peut-être un pouce de trop en longueur. Mais c'est bien comme ça. »

Domenico prit alors le verre par la jambe et avec un petit coup précis alors que le maître tenait solidement d'une main la tige de fer, il le détacha de l'instrument. Le verre enfin terminé fut confié à un des apprentis ; il se souleva sur la pointe des pieds et s'étira complètement, le poussa avec une grande précaution à l'intérieur d'une niche pour la trempe sur le four pour finir de refroidir.

« Alors, je peux aller soutenir l'épreuve ? » demanda l'ouvrier en se tournant vers le maître depuis le baquet d'eau où il avait plongé ses mains pour les rafraîchir.

« Bien sûr, bien sûr... » Paul resta un moment en suspens comme s'il voulait ajouter quelque chose, puis il se borna à dire : « Mais, avec les idées que tu as en tête... »

Domenico fit un geste de la main comme pour dire que c'était des choses de peu d'importance et il se dirigea vers l'établi où il avait abandonné à mi chemin le travail qu'il faisait quand avait commencé le litige avec maître Paul.

Il était à peu près midi quand le noble Moro réapparut dans l'atelier. Paul le vit traverser la cour à pas lents et bien qu'il marcha bien droit, la tête haute comme d'habitude, il crut le voir tenir une main ouverte sur sa poitrine pour se protéger du vent

Il alla à sa rencontre à la porte, plein d'attentions.

« Bienvenu, noble Moro ! »

« Bonjour, mon cher » lui répondit le noble avec une affabilité détachée.

« Je suis désolé pour tout à l'heure. Mais j'avais un problème avec un ouvrier. »

« J'ai vu, j'ai vu » répondit Moro peu intéressé, en regardant autour de lui, ... mais je ne vois plus Agostino, le fils de maître Anzolo. »

L'artisan le regarda étonné : « Il y a un bon moment que son père l'a repris dans son atelier. Il a installé l'aîné comme 'patron de four' et repris Agostino avec lui. Il est resté ici, avec moi trois ans et il en a appris des choses ! Je ne le dis pas pour me vanter. »

« Trois ans ! il me semble que c'est hier que je te le recommandais... Comme le temps passe ! » il resta un instant silencieux, « Bon !, espérons qu'on verra la fin de cette maudite histoire. »

« Et comment ! » lui répondit déferent Paul, il avait saisi au vol de quelle histoire il s'agissait, « Vous serez... » il s'arrêta un moment pour regarder derrière lui et voir si les ouvriers pouvaient l'entendre, « ... un des membres les plus influents du prochain Conseil. »

« Ce n'est pas ce qui m'importe... ce que j'aimerais voir revenir à Venise, c'est la liberté et la bonne foi où vivaient nos anciens. Puis j'aimerais... » il essaya d'adresser un regard bref et affable au maître, « J'aimerais qu'on reconnaisse à nouveau les droits des Corporations, comme Tiepolo avait commencé à le faire. Pour moi, je ne veux vraiment rien. »

« Vos sentiments sont toujours nobles ! » dit Paul sur un ton sincère.

Puis il baissa encore davantage la voix : « Mais pourquoi vous êtes-vous dérangé pour venir jusqu'ici ? Vous ne pouviez pas m'envoyer comme d'habitude votre Sebastiano ? Il n'est pas sûr ? »

« Oh, si, bien sûr. Mais je suis venu en personne parce que je voulais vous faire une commission... » et regardant soupçonneux derrière le maître, il ajouta en grommelant, « ... Nous nous retrouvons après demain à l'heure et à l'endroit habituels. Essayez de ne pas être absent . C'est important ? »

« Oui, très... Le temps commence à presser. »

« Bon, j'y serai. »

Et à voix beaucoup plus haute : « Mais ne restez pas comme ça à la porte, on dirait que je vous garde en prêt. Entrez, entrez. »

Il le précéda à l'intérieur du local du four. Le noble le suivit, alla jusqu'au centre de l'atelier, le maître se tourna vers lui, les deux ouvriers le saluèrent avec respect et ce n'est qu'alors qu'il commença à dire : « Une de mes filleules qui m'est très chère se marie. Je voudrais lui faire cadeau de quelque chose de beau. »

Il fit un pâle sourire et ajouta : « Comme ça, quand elle le regardera plus tard, elle se souviendra de moi. »

« Un verre ? » suggéra Paul

« Aussi. Pourvu que ce soit fait chez nous. A Murano selon notre tradition. »

Le maître se tourna vers Alcalino et lui montra du doigt la niche au-dessus du four. L'apprenti posa par terre la marteline qui lui servait à nettoyer les bords du four, se leva sur la pointe des pieds, prit des deux mains le verre que venait de faire Domenico et le porta au maître. Paul sans dire un mot, le souleva jusqu'au niveau des yeux du noble pour lui faire admirer la forme et la transparence.

« Qu'il est beau ! »

« C'est le dernier né de notre atelier. Je vous prie de remarquer les reflets particuliers, opalescents. Il n'y a que nous qui savons les donner au verre. »

Domenico suivait le dialogue de son établi, avec un petit sourire sur les lèvres mais aucune intention d'intervenir.

« Oui, il me plaît. Combien en veux-tu ? »

« Pas cher, comme d'habitude. Pour vous je ferai... » mais il y repensa et se reprit immédiatement, « ... non, faisons comme d'habitude, noble Moro. Je vous l'envoie chez vous dès qu'il sera bien refroidi. Et puis nous verrons. »

« Pas comme d'habitude... Le dernier tu me l'as donné... »

« Cette fois ce ne sera pas pareil. »

A ce moment là, on entendit une voix depuis la cour qui demandait avec un mélange d'impudence et d'obséquiosité : « Puis-je entrer ? »

Au ton de la voix, les deux hommes comprirent tout de suite de qui il s'agissait. Paul leva les yeux au ciel. Moro, carrément, tordit la bouche de mépris et dit rapidement : « Celui là, je ne veux vraiment pas le voir. Je m'en vais, maître Paolo... Envoie-le moi à la maison. »

Et il tourna les talons ; les deux ouvriers se levaient par respect et les deux apprentis le suivaient d'un regard curieux ; lui s'en alla très raide vers la sortie. Paul couru le précéder dans la cour et l'accompagner jusqu'au quai : « Je suis toujours très honoré de votre visite. Celle d'aujourd'hui m'a fait particulièrement plaisir. »

« Et pourquoi ? » demanda Moro sans s'arrêter.

Ils passèrent devant le nouveau venu sans faire mine de l'avoir remarqué. Celui-ci s'effaça de la porte pour les laisser passer.. Il baissa la tête en signe de déférence mais ses lèvres ébauchèrent un petit sourire ironique.

« Mais parce que ... » répondit l'artisan, « ... aujourd'hui j'ai appris que j'étais exclu du concours pour la fourniture de douze assiettes de verre que le Doge veut donner au légat du Pape. Votre visite me démontre que quelqu'un parmi les nobles a encore de l'estime pour moi. »

« Patience, Paolo, patience. »

Ayant dit, Moro sortit sur le quai ; il s'arrêta un instant, gêné par le vent qui soufflait d'enfilade et tourna à droite en direction du bac. Paolo le regarda s'éloigner, l'air perplexe, puis il se tourna vers celui qui attendait et l'interpella avec brusquerie : « Que veux-tu ? »

« Moi ? Rien de particulier. Je passais pour voir si vous aviez quelque bel objet à me proposer. Mais vu que je ne suis pas bien reçu... » et il fit signe de s'en aller.

« Ne me joue pas la comédie comme d'habitude, Tommasino. »

L'artisan rentra. L'autre se dépêcha de le suivre.

Tommaso di Simone qu'on appelait depuis toujours Tommasino soit parce qu'il était de petite taille, soit parce qu'il était serviable et toujours disponible pour toutes sortes de trafics, passait tous les jours dans les ateliers pour

mendier quelque objet de peu de valeur et le vendre dans les marchés de la ville. Il n'était pas inscrit à la corporation des marchands, mais on le laissait faire ses petites affaires ; jusqu'à maintenant il n'avait gêné personne ni perturbé quelque négoce important. De sa longue habitude à s'insinuer partout, à travailler dans les coulisses et à se faire tout petit pour mieux tromper l'acheteur, il avait acquis l'habitude d'être courbé et d'avoir toujours sur le visage un ricanement et un perpétuel air entendu. On se servait souvent de lui comme médiateur ou comme porteur de message ; c'est comme cela qu'il venait à savoir des secrets mais il faisait très attention de ne pas laisser s'échapper ne serait-ce qu'un mot pour ne pas perdre la confiance de ceux qui l'employait.

Dans l'atelier, Paolo regarda ce que faisaient les deux ouvriers ; il fut mécontent en s'apercevant que presque toute la pâte de verre était encore dans le four.

Enervé, il s'adressa à Domenico : « Ce matin, pour une chose ou une autre, je n'ai rien pu faire. Et maintenant voilà celui-là. »

En fait le petit trafiquant s'était dépêché de s'incruster ; il s'était arrêté imperturbable et disponible au centre du local. ; tournant les yeux vers lui, Paolo lui demanda : « Faisons vite... Qu'est-ce que je te donne cette fois ? »

« Mais n'importe quoi... un petit objet... Mais j'aurais voulu... »

Paul ne fit même pas attention à ce que Tommasino essaya de lui dire, avec l'idée de vite s'en débarrasser, il fit signe à un apprenti : « Va prendre le verre qu'on a mis derrière le four. »

Dès qu'il fut revenu avec l'objet, Paolo le prit dans ses mains et il dit au petit marchand : « Voilà, c'est un verre dont la jambe s'est détachée. On l'a rattachée. Bien il me semble. » Il le tourna dans ses mains en le montrant au marchand, « ... Quelqu'un qui s'y entend peut s'en apercevoir. Les autres non. »

« Et il y en a tant de ceux qui n'y comprennent rien aux verres de Venise... »

« Et cherches-en un qui n'y comprenne rien... Je te le donne pour un 'gros'. »

« Si cher ? » il allait se laisser aller à un de ces marchandages pleins de plaintes et de supplications, ce dont il se divertissait grandement, mais cette fois-ci, quelque chose le retint. Chose insolite chez lui, il semblait dans l'embarras. Il regarda alentour, puis baissant la voix, il murmura : « C'est bon, maître. Mais aujourd'hui, je suis venu pour vous parler d'autre chose. Une grande affaire... de vous à moi... On peut sortir un moment ? »

Ses yeux fuyaient de tous les côtés et maître Paolo fut surpris par ce comportement insolite.

Curieux, il acquiesça : « C'est bon, sortons » et le verre à la main il le précéda dans la cour.

« Alors ? »

Tommasino essaya de lui faire son sourire habituel en clignant de l'œil : « Eh oui ! Vous êtes un maître riche maintenant, et renommé. Tout le monde le sait... »

« Allez, Tommasino viens au but. »

« Vous êtes connu non seulement à Venise... »

« Ah oui ? »

« Mais loin aussi... dans nombre de villes. Surtout dans une ... »

« Paolo s'impacienta : « Je n'ai pas de temps pour ces bavardages. »

« Si vous vouliez vous y rendre et apporter votre talent à cette ville... »

Tout à coup Paul comprit ou du moins il lui sembla comprendre ce que voulait dire ce fieffé coquin ;

« Quoi ? Emigrer ? Quitter Venise ? Mais tu es devenu fou de me faire une proposition de ce genre ? Tu ne sais pas que c'est interdit, malheureux ? Sais-tu que la loi d'il y a trois ans condamne au bannissement perpétuel un maître verrier qui va travailler hors de Venise, même pour un mois ? »

« Eh... Il y a tant de choses interdites qui se font... Et puis même s'ils vous bannissent, là où je vous dis d'aller vous aurez tout ce que vous avez ici et bien davantage, beaucoup plus !... »

« Et abandonner Venise ? »

« Pourquoi pas ? Chez soi, c'est là où on gagne mieux. »

A l'improviste un soupçon vint à l'esprit de maître Paul : « Quelqu'un t'a envoyé, non ? Tu dois me dire maintenant qui t'a envoyé. »

« Je ne peux pas faire ça... On a confiance en moi et je ne peux pas les trahir. Vous aussi, ayez confiance en moi. J'organise tout... voyage, installation... On est disposé à beaucoup vous donner, beaucoup. »

Maintenant il parlait rapidement et avait le visage inquiet comme quelqu'un qui est en train de faire une chose dont il n'est pas convaincu et qui sait très bien qu'il agit mal.

En le regardant droit en face, le soupçon de Paolo se changea en certitude. Ce visage semblait, pour une fois, un livre ouvert. Il y lut les noms que ce trafiquant de quatre sous ne révélerait jamais. Et il comprit même que Tommasino connaissait le jeu auquel il s'était prêté et qu'il savait ne pas pouvoir porter à son terme une action de ce genre-là. Qui l'avait envoyé s'était trompé en le choisissant.

« Ah, c'est comme ça ! Alors tu dois dire à ces messieurs qu'on ne me fait pas tomber dans un piège aussi facilement. Qu'ils n'arriveront jamais à me ruiner. Une tromperie de ce genre ! Et tu t'y es prêté ! »

L'artisan avait pris Tommasino par les basques de son gilet et le secouait en avant et en arrière. L'autre commença à se plaindre.

« On m'a obligé ; Ne vous en prenez pas à moi... Maintenant qu'est-ce que je vais dire ? Ils vont comprendre que vous avez tout compris. Ils ne me feront plus travailler. »

Paul eut presque pitié du petit trafiquant.

« Mais non Tommasino. Tu vas dire que je t'ai écouté. Que j'ai eu l'air intéressé. Sauf que j'ai demandé du temps pour y penser et m'organiser. Tu as compris. Mais je vais te donner un conseil : continue tout de même à faire tes petits trafics. Au pire on se plaindra que tu as un peu roulé les gens. Mais laisse tomber ce genre d'affaires. Ce n'est pas pour toi. »

Remettant ses habits en place l'autre pleurnicha : « C'est bon... C'est bon. Il suffit que vous ne disiez rien à personne. Je le savais que je n'étais pas bon pour ces choses là... Allez, donnez-moi le verre que vous avez à la main. Cà, c'est ce qui me convient. »

Ses yeux eurent un éclair fourbe : « Vous pariez que dans une heure je l'aurai déjà vendu ? »

« Je suis sûr de perdre le pari. »

Paolo lui remit le verre en main et ajouta d'un élan : « Je t'en fais cadeau. Tout compte fait, tu n'es pas la canaille qu'on dit... Toi aussi, mon pauvre vieux, tu es obligé de te débrouiller. »

Avant de rentrer, il secoua la tête en lui souriant et lui dit : « Je n'oublierai pas que tu n'as pas pu être mauvais jusqu'au bout avec moi ; maintenant, va ; j'ai beaucoup à faire, mais passe ici de temps en temps. Tu verras, je trouverai toujours quelque chose à te donner pour le vendre. »

Tommasino prit le verre ; un éclair de gratitude parut un moment dans ses yeux. Il le cacha immédiatement derrière son masque habituel de fourbe et de quémandeur.

Paolo di Bonanno rangea un peu l'atelier ; il sortit pour aller à l'auberge voisine manger quelque chose en vitesse. Il y avait beaucoup de monde sur le quai attiré par le soleil pas trop chaud mais lumineux et le bon air de la mer. Beaucoup d'ouvriers étaient assis par terre contre les murs ; ils mastiquaient un morceau de pain et se mettaient à l'abri du vent ; d'autres personnes, presque tous des maîtres déambulaient, se saluant entre eux ou s'arrêtant pour échanger quelques mots. On ne voyait pas beaucoup de pauvres ni de mendiants car dès qu'ils mettaient les pieds sur le quai, les patrons les faisaient déguerpir.

Depuis des temps immémoriaux, on avait l'habitude à Murano de faire une petite pause juste après midi, parce que supporter la chaleur de l'atelier pendant une journée entière aurait été insupportable.

Paolo se hâta au milieu des gens vers l'auberge ; ce n'était pas tant pour reprendre vite son travail que pour prendre lui aussi un cornet de poisson frit et un morceau de fromage et aller se promener en saluant l'un et en interrogeant l'autre.

C'était comme ça. Depuis toujours, on était tenu au courant de ce qui se passait dans les autres ateliers, en se promenant et en bavardant sur le quai. En lâchant une indiscretion sur les nouveautés expérimentées dans son propre atelier, on pouvait recevoir en échange quelque bonne suggestion ou indiscretion sur lesquelles on pouvait travailler avec ses propres ouvriers. De ce

point de vue, Murano était, à ce qu'on disait, unique : une petite île où tous les maîtres travaillaient au coude à coude, on pouvait le dire, s'épiaient et échangeant leurs idées. Il arrivait souvent aussi qu'involontairement on fasse allusion peut-être même par inadvertance, à quelque nouveau procédé de fabrication ou à un nouveau type de verre inventé par un maître et tous les ateliers s'y mettaient pour le reprendre ou l'améliorer.

Ce jour là Paolo, en se promenant, entendit souvent répéter dans différents groupes le mot 'lunettes'. Curieux il chercha quelqu'un qui soit informé avec une précision suffisante sur le sujet qui passionnait tout le monde. Mais il ne voulait pas d'un bavard ou d'un faiseur. Peu après il aperçut, appuyé au parapet du pont de San Pietro, l'homme qu'il lui fallait : maître Marco Dolze.

Marco avait deux qualités très importantes dans ces occasions-là : il ne se laissait pas séduire par les histoires d'inventions fantastiques qui couraient souvent sur le quai et il savait être succinct et précis dans ses descriptions. Paolo savait qu'il courait le risque de se trouver dans une palabre sans fin car son ami était de ceux à qui souvent aiment parler de tout, se plaindre sans arrêt du présent et critiquer les misères de leur métier.

De toute façon, il avait tellement envie de savoir quelque chose sur ce qu'on racontait là dessus qu'il était même prêt à perdre une demi heure avec Marco. Il s'approcha de lui, sans montrer son impatience et attendit qu'il ait terminé d'échanger des plaisanteries de mauvais goût avec un marchand tout sourire et jeu de mains, puis il le salua de sa main libre.

« Bonjour Paolo. Tu sais la nouvelle ? » dit Marco, répondant à son salut.

« Oui, je vois qu'il y a du mouvement. De quoi s'agit-il ? »

« On dit que Piero d'Artengo a trouvé le moyen de faire des lunettes. »

« Qui t'aident à voir ? » demanda Paul

« Oui, justement celles-là... de cristal de roche... Mais le plus beau, c'est qu'un de ses ouvriers a raconté ici sur le quai... » et il baissa la voix, « ... que Piero en a fait une paire de serre-nez de faux, c'est-à-dire de verre. C'est le vieux patricien Dedo Zeno qui les lui a commandés. Le plus drôle, c'est qu'il se les est mis et dit qu'il voit mieux ! »

Tout en racontant il riait bruyamment tout content de la farce qu'avait fait un artisan à un noble.

Paul sourit pour faire plaisir à son ami mais il se hâta de demander : « Mais est-ce vrai qu'elles aident à voir ? »

« Et comment. J'ai vu l'abbé de San Michele qui voit comme une taupe, les mettre et lire une feuille à moitié effacée.

« Du cristal de roche ? et comment fait-on ? »

« Pour le moment je n'en sais pas trop. Je sais que cela dépend de la courbure et comment ils sont polis. Mais dans quelques jours un des apprentis de Piero sera chez ma sœur, qui a marié...

« Oui, oui je sais » l'interrompit Paul, perdant patience, « tu me le diras quand tu sauras quelque chose ? »

« Bien sûr ! Sois tranquille » il se remit à rire, « C'est sûr que la farce qu'a fait Pietro... »

Paolo di Bonanno fit un sourire condescendant, puis tout à coup tressaillit, fit un grand pas en arrière, en frappant son front de la main.

« Quelle tête ! J'ai laissé la porte du petit four à détrempe ouverte ! Je dois me sauver... On se voit plus tard Marco. »

Vite il se tourna et s'en alla à grands pas vers son atelier, tout content de s'en être tiré avec ce petit mensonge.